



# *Un jour en Haïti*





# Un jour en Haïti

## SOMMAIRE

Un jour en Haïti	01
Jessika, futur médecin	02
Abraham, roi du bus Beth Israël	04
Anne-Marie Guerriné, une débrouillarde parmi tant d'autres	06
Gary Coquillo, un socioéconomiste	07
A tombe Gâteau, le café comme principale activité de Germain	08
Coopération UE Haïti, décaissements en 2007	09

**Rédaction:**  
Haiti Press Network (509 25 11 65 55)  
**Conception**  
Haiti Press Network (509 25 11 65 55)  
Layout & Printing (829.808.1530)

**P**arcourir 2 750 kilomètres carrés en 24 heures. C'est impossible! Voir et comprendre Haïti en un jour ? Mission impossible.

Et pourtant, à travers 5 photos décrivant 5 réalités, en quelques minutes, on croit voir défiler le pays sous ses yeux. On redécouvre Haïti.

Dans les yeux d'une fille de 13 ans, on revit sa propre jeunesse dans un coin tranquille du pays à l'ombre de cocotiers penchés sur une plage sauvage. Belle Jessika, espoir de tout un pays. Le chemin est long à parcourir.

Abraham, au volant de son puissant

camion, traverse villes et villages transportant la vie d'un lieu à un autre. Lui aussi vit d'espoir que ces longs voyages sur des routes cabossées seront moins fatigants quand les routes seront plus dociles, lorsque le maillage routier ne sera plus un projet mais une réalité.

Car cette réalité sera différente pour Anne-Marie et pour toutes les autres femmes, maîtresses de maisons et porteuses de vie et d'amour. Sous ses pas alertes, elle secoue la rosée du matin, parcourt des distances lointaines pour faire vivre le jour. C'est une autre image du pays, de tout le pays. Image de ces femmes seules à bord, pleines de courage,

qui n'abandonnent jamais. Tant qu'il y a la vie, il y a l'espoir ! Anne-Marie, mère des hommes, priez pour nous.

C'est au milieu de ces femmes que les hommes trouvent le sens de la vie, l'essence de leur vie.

Les images de ces femmes, les images de ces hommes, la silhouette de cette fille au sourire d'ange nous parlent et parlent d'Haïti, de l'Haïti de demain qu'ensemble nous bâtirons.

Des fonds de l'Union européenne, qui financent des projets dans leur milieu d'activités et dans leurs localités, permettent à chacun d'eux d'améliorer leur quotidien et de préparer l'avenir.



# Jessika, futur médecin

Jessika Jameaux est une jeune fille ordinaire, comme il y en a des centaines de milliers en Haïti. Parce que sa vie sans histoire est représentative de ce que vivent beaucoup de jeunes haïtiennes de son âge, elle a été choisie pour faire l'objet d'un portrait.



t-elle à Dieu ou à Jéhovah ? Peu importe car elle est manifestement en pleine crise confessionnelle. D'abord pentecôtiste, elle a abandonné ce courant religieux pour étudier la Bible avec les Témoins de Jéhovah tout en allant assister au culte dominical dans un temple baptiste. Crise de foi ou esprit œcuménique, on ne sait trop...

Jessika fait ensuite un brin de ménage jusqu'à ce que sa mère, Jacqueline Philantrop, qui l'élève seule,

**A** chaque matin, c'est la même chose : la jeune Jessika Jameaux, 13 ans, se réveille au chant du coq à Port-à-Piment, petite ville perdue au fond de la presqu'île du Sud et située à une cinquantaine

de km des Cayes. Rue du 7 février, naguère nommée «Anba mango», Jessika, en bonne protestante, fait d'abord sa prière. S'adresse-  
ne lui offre de la coiffer. Jess, comme dit sa mère, n'a guère connu son père et l'affection de ce dernier lui manque. Elle l'avoue sans ambages, la voix nouée par l'émotion. Son père est cependant bien vivant. « Il brasse des affaires entre les Cayes et Chardonnières », lâche vaguement sa mère, qui a donné naissance à Jess à Port-au-Prince en 1995. La famille a dû laisser la capitale en 2000 à cause de l'insécurité pour venir s'établir à Port-à-Piment. Jess ne semble pas s'ennuyer de la métropole haïtienne, où elle ne se rend que pour les vacances d'été.

6h du matin, à rue du 7 février fume, sur trois pierres noircies, une «somp biskuit». Dans la naissance de l'aube, la scène de cette mère qui coiffe sa fille dans la pudeur du matin a l'innocence d'un tableau de Gauguin.

Comme Gessica Génésus, l'actrice, notre Jessika a le sens de la comédie et du jeu, bien qu'elle ressemble plus à l'héroïne amérindienne Pocahontas – avec son visage ovale, sa taille de guêpe, fine et élancée – qu'à la vedette du film Cousinses, de Richard Sénécal.

**Une élève modèle.** Jessika a



d'abord fait ses classes au Centre d'études de Saint-Michel, où elle a étudié du préscolaire à la 3e année fondamentale. Elle a laissé en 2003 pour poursuivre ses études à l'école nationale du coin, devenue une Ecole fondamentale d'application et centre d'appui pédagogique (EFACAP), un centre d'excellence scolaire où professeurs et élèves disposent de tout le matériel moderne.

Jessy a un frère du nom d'Emmanuel. Ce dernier, âgé de 17 ans, est parvenu en 8e fondamentale avant de laisser tomber l'école. Jess, elle, est bien déterminée à poursuivre ses études « même si toute la famille doit quitter Port-à-Piment pour migrer aux Cayes », promet sa mère. À Port-à-Piment, l'école s'arrête en 9e année...

Après avoir mangé et revêtu son uniforme bleu indigo à carreaux, Jessy prend le chemin des classes. Comme d'habitude, elle part à 8h moins le quart pour se rendre à son nouvel établissement inauguré en novembre 2007, l'EFACAP Joël Desse de Port-à-Piment.

Jessika fait partie des 750 bénéficiaires du programme de réhabilitation des écoles nationales de la commune financée par l'Union européenne. Ces écoles nationales



tombaient en ruine avant qu'elles ne soient réhabilitées par l'UE et ne deviennent des EFACAP.

Pour se rendre à son école, Jessika a le choix entre la marche et le taxi, moto ou bicyclette. Elle opte d'habitude pour le taxi qui est plus rapide, surtout lorsqu'elle est en retard. Ce jour-là, Jess arrive juste à temps pour la montée du drapeau. Sa journée sera longue et ne prendra pas fin avant trois heures cet après-midi. Entre ses six cours quotidiens, elle n'aura droit qu'à 30 minutes de récréation et de pause déjeuner.

Pour accéder à ce temple du savoir, Jessika doit grimper des marches raides et interminables, comparables à celles menant aux temples bouddhistes. C'est que l'EFACAP est construite sur une montagne dominant la mer turquoise de Port-à-Piment, bourgade qui a le charme des après-midi sans fin, comme dirait l'écrivain Dany Laferrrière. Le calme de la ville lui attire beaucoup de visiteurs qui viennent explorer la grotte Marie-Jeanne et se baigner à la plage des Figuiers (entrée est de la ville) et à la rivière de Labbei (sortie ouest).

Parvenue dans la cour, Jess rejoint ses camarades et entre dans les rangs. Elle en profite pour parler à ses copines, particulièrement à Wanda, sa meilleure amie. A l'ordre du jour, la prononciation correcte de «Ayez l'âme aguerrie», phrase extraite de l'hymne national et que certains élèves prononcent «ayez la

marguerite». L'heure de l'hymne arrive. Un élève annonce le couplet à chanter parmi les cinq qui compte la Dessalinienne. Aujourd'hui, on entonne «Pour le drapeau, pour la patrie». Les pieds joints, les bras barrant leur poitrine, les écoliers se soumettent au même rituel que leurs ancêtres depuis deux siècles, sans toujours en comprendre la signification.

Jess gagne sa classe avec ses camarades. Ce matin-là, elle doit suivre



un cours d'initiation à l'informatique, une nouvelle discipline qui vient d'être ajoutée au cursus, tout comme l'Education esthétique et artistique ou l'Education civique sportive, les travaux pratiques en Sciences expérimentales, conformément au programme du nouveau secondaire prôné par le ministère de l'Education nationale. Figure aussi au programme le cours de sport qui se donne l'après-midi dans la grande cour près de l'école. C'est à ces séances de sport que l'on s'apercevra vraiment de la vivacité de Jessika, qui excelle au foot, à la course et au vélo.

Le prof n'étant pas encore arrivé, comme cela se produit souvent dans les écoles nationales, les élèves tuent le temps. Certains

repassent tranquillement leurs leçons, d'autres palabrent. On la voit pétillante, joyeuse avec ses «boules gogos», ses nattes et son uniforme.

L'école est encore en cours de construction, certaines parties ne sont pas encore achevées, particulièrement la cour qui est en terre battue, jonchée de grosses pierres. Les enfants s'y amusent quand même à la balle, au «lago» pour les garçons et à la «demoiselle» pour les filles.

Jessy, elle, est fière de sa nouvelle école. « Maintenant, on a davantage d'espace, les salles sont plus grandes et il y a moins d'élèves par salle comme par le passé ». De couleur rose pâle, les bâtiments de l'EFACAP Joël Desse – du nom d'un ressortissant français, initiateur du projet – sont disséminés un peu partout dans un grand espace clos. « Joël est mort bien avant de voir se concrétiser son rêve », nous apprend le directeur du centre, Joachim Joseph Noël, dont une photo de Desse trône dans son bureau.

Indifférente au regard des autres, Jessy planche maintenant sur un contrôle de biologie. Elève studieuse, elle s'applique pour obtenir la meilleure note possible dans cette discipline capitale pour le métier qu'elle a déjà choisi. La jeune Port-à-pimentaise rêve en effet de devenir médecin. «Parce qu'un médecin, c'est quelqu'un d'utile, dit-elle. Et qu'Haïti en a bien besoin !»

**Programme d'Amélioration de la Qualité de l'Éducation (PARQE)**

**Plus de 400 écoles réhabilitées**

**Plus de 3000 enseignants formés**

**Plus de 300 000 manuels scolaires distribués**

**Durée: 7 ans**

**Financement UE: 42 millions d'euros**

# Abraham, roi du bus Beth Israël

Il est environ midi à la gare routière de la Croix-des-Bouquets. Tout au long de la rue inondée de soleil et de monde s'alignent les beaux bus bariolés dont Haïti a le secret. Sur leurs flancs, leur dos, le capot et même leurs pare-chocs, au milieu d'arc-en-ciel multicolores peints par des artistes hallucinés, s'affichent slogans et messages divers. Certains à connotation religieuse, d'autres reflétant une morale étriquée ou parfois pleine de sagesse. « La jalousie rend l'homme méchant », lit-on sur un gros véhicule surchargé en partance pour un voyage peut-être sans retour. « L'homme est un loup pour l'homme », « L'Éternel est grand », « Merci Papa » ou « Le fruit de ma douleur »... peut-on lire sur d'autres, tous aussi poussiéreux les uns que les autres et qui attendent, dans le vrombissement de leurs pistons, les derniers passagers.

L'un des bus en attente attire particulièrement notre attention. A l'arrière,



Moïse négroïde reçoit les Tables de la loi. Le libérateur du peuple hébreu surveille peut-être les arrières du bus cabossé et fièrement baptisé « Beth Israël » mais c'est bien Abraham qui est aux commandes. Abraham Mathieu s'entend, un bon chauffeur catholique et craignant Dieu qui, lunettes noires sur le nez, n'a rien du patriarche barbu de la Bible. Deux saints pour le prix d'un, en quelque sorte...

Mais Abraham croit surtout en son métier et place sa foi dans son volant pour rapporter à manger à sa famille qui habite Croix-des-Bouquets. « Nous n'avons aucune assurance, explique le chauffeur qui fait le trajet Port-au-Prince-Mirebalais deux fois par jour. La nourriture, les soins de santé, l'éducation des enfants, tout repose sur ce volant. »

Long de 43 kilomètres, le tronçon de route est actuellement en cours de réhabilitation, une opération financée par l'Union européenne qui y voit une étape importante pour le désenclavement du Plateau

Central, à potentiel agricole très élevé.

C'est cette route-là que va parcourir Abraham pendant près de trois heures. Ce jour-là, il en est à son premier voyage à Mirebalais. Abraham ne boit, ne fume, ne mène pas une vie dissolue, à l'entendre. Il vit en concubinage avec une femme qui lui a donné six enfants. À l'équipe de Vues d'Haïti qui se propose de l'accompagner jusqu'à Mirebalais afin de faire un reportage sur la vie d'un chauffeur ordinaire, il réclame 200 dollars verts

pour se laisser interviewer ! A force de bonnes paroles, il se laisse convaincre et nous voilà sur la route à suivre dans un tout-terrain son bus bondé de passagers.

**Une vie sur la route.** Abraham

a pratiquement passé sa vie sur la route. Il a commencé à conduire en 1978. Il ne s'est pas improvisé chauffeur comme bon nombre des confrères qui ont appris à conduire sur le tas. « Je suis passé par une auto-école », lance-t-il, casquette vissée sur la tête. Au départ, il ne faisait pas la route Mirebalais, un trop gros circuit pour un débutant de toute façon. Il a fait ses armes dans les rues de Port-au-Prince, commençant sur le circuit Croix-des-Bouquets/Centre-ville, pour ensuite élargir son horizon jusqu'à Delmas, Pétion-ville, etc. Ce qui explique qu'il connaisse la capitale et les communes avoisinantes comme le fond de sa poche.

La rentabilité n'étant pas au



rendez-vous, il a abandonné les circuits urbains pour se lancer sur les routes de province. Des camionnettes de ses débuts, il est passé aux gros bus hétéroclites et tout aussi brinquebalants. Aux ligues majeures, en quelque sorte. Quatre ans plus tard, il conduit « Beth Israël », un gros véhicule chamarré pouvant contenir 66 passagers à 75 gourdes chacun. « Beth Israël » ne lui appartient pas, toutefois. Il n'en est que le conducteur mais il rêve d'avoir le sien propre, un jour.

Ce fut d'abord à L'Arcahaie, la ville du drapeau, qu'il a commencé son périple provincial qui l'a ramené à Mirebalais, sa terre natale. « Il vaut mieux conduire là où on a de la famille, des connaissances, conseille-t-il. Comme ça, s'il vous arrive quelque chose, vous pouvez être secouru plus facilement. »

Abraham dit noter une nette amélioration de la route, surtout au Morne



les glissements de terrain nous rendaient la tâche difficile. Maintenant, avec les réparations effectuées sur ce tronçon, nous pouvons rouler plus tranquillement. »

La route ayant été considérablement améliorée, surtout au niveau du Morne à cabri, le temps du trajet qui, précédemment, était de trois heures a été réduit à moins de deux heures, se réjouit Abraham.

**La route, lieu d'aventures.**

Abraham est, selon ses dires, un bon père de famille. Ce qui ne l'empêche pas d'avoir quelques aventures ça et là. En effet, il exerce un métier qui, avec celui de la police, est considéré en Haïti comme l'un des plus propices aux aventures extraconjugales.

« Ça peut arriver qu'on passe la nuit chez une femme suite à une panne de voiture ou qu'on ne désire pas rentrer chez soi à cause de l'heure avancée, explique-t-il, gêné, se défendant bien d'y prendre habitude. Cette personne peut vous donner à manger et à dormir. Etant donné qu'on est un homme, certaines choses peuvent ensuite arriver. »

Sur la route, il n'y a pas que les pannes qui peuvent vous mettre dans de beaux draps. Certaines aventures sont carrément terrifiantes, comme lorsqu'on doit, révoquer sur la tempe, céder les recettes de la journée à des voleurs qui vous frappent, blessent, violent et volent vos passagers. « Des fois, ils volent même le camion et vous devez rentrer de nuit à pied ou même dormir à la belle étoile, soupire-t-il. Si vous avez de la chance, un confrère peut vous ramener. La solidarité et l'entraide sont des qualités à cultiver sur la route. »

Question sécurité, Abraham se repose avant de reprendre le volant. C'est qu'il respecte la vie, la sienne et celle de ses

Abraham, roi  
du bus "Beth  
Israël"

à cabri, depuis le début des travaux.

« Avant, indique-t-il, c'était très rude, il se produisait plein d'accidents. Lorsqu'il pleuvait, la boue, les gravats,

passagers.

Economiquement, les choses vont plutôt bien en ce moment pour le chauffeur qui, les bons jours, peut se faire dans les mille gourdes... Le problème, c'est qu'il n'est pas à son compte et dépend des caprices des propriétaires de bus. Lorsqu'il n'est pas au volant d'un autobus, il conduit des camions vers Belladère, la frontière haïtiano-dominicaine et même Santo Domingo. Il y transporte des marchandises hétéroclites et rapporte d'autres articles à Port-au-Prince tels que fer, ciment, farine, sucre... « Quand le propriétaire du bus me le reprend, je ne peux pas rester à ne rien faire, je me trouve donc un « kamyon bwat », un gros camion pour transporter toutes sortes de choses. Avec ça, je peux me faire 2 à 3000 dollars haïtiens par mois. »

Abraham se débrouille comme il peut. Malgré tous ses efforts, il ne parvient pas à économiser pour bâtir une maison ou acheter son propre bus. Notre brave chauffeur vit dans une maison qu'il loue pour 20 000 gourdes l'an. Sans assurances, il a pour tout recours la banque Fonkoze de Lascahobas qui lui prête l'argent avec lequel il espère concrétiser ses rêves. « Les autres banques demandent tellement de garanties qu'elles sont inabordables », se plaint Abraham.

Si jamais vous empruntez la route de Mirebalais et que vous rencontriez « Beth Israël » dans une courbe ou une montée, n'ayez surtout pas peur. Dites-vous que les saints d'Israël veillent peut-être sur vous. Comme ils veillent probablement sur Abraham Mathieu et ses passagers.

**Route Nationale 3, Port au Prince  
- Hinche 94 km  
Financement UE: 74 millions  
d'euros  
Durée: 40 mois**

# Anne-Marie Guerriné, une débrouillarde parmi tant d'autres

En Haïti, plus de 90% des emplois échappent à tout contrôle de l'Etat. Pour beaucoup d'Haïtiennes devant subvenir aux besoins de leurs enfants, à la campagne comme à la ville, le commerce informel est le seul moyen de subsistance. C'est le cas de la marchande Anne-Marie Guerriné de Limonade. Portrait d'une débrouillarde parmi tant d'autres.



**A**gée de 33 ans, Anne-Marie Guerriné s'est lancée dans le commerce informel dès l'âge de dix ans. Elle ne regrette rien, sinon la mort d'une certaine Monique, qui l'a initiée aux affaires. « Je lui suis très reconnaissante, car c'est grâce à elle que j'ai pu réaliser toutes ces choses », raconte Anne-Marie, entourée de ses deux jeunes enfants dans sa modeste maison de la rue Fournier, au sud de la commune de Limonade.

Bien que sa démarche suggère le contraire, son regard témoigne du courage d'une vraie guerrière, d'une battante qui n'a pas peur d'affronter les difficultés de la vie pour améliorer son sort. Et celui des siens. D'ailleurs sa maison, qui est la seule nouvelle construction de la zone, témoigne de sa réussite dans les affaires. « Je gagne plus que beaucoup de gens qui ont pourtant un salaire mensuel », se félicite-t-elle.

Si elle est devenue petite marchande, c'est, comme bien d'autres, parce que ses parents n'avaient pas les moyens de l'envoyer à l'école. « Mon père était incapable de payer l'écolage », explique-t-elle, un peu amère. « J'ai dû choisir le commerce pour ne pas rester inactive ». Encore enfant, Anne-Marie s'est retrouvée marchande dans les rues du Cap Haïtien. Une période très difficile pour la petite

paysanne perdue dans la grande ville puisque ses produits laissent presque tout le monde indifférent. Heureusement, elle change vite de tactique. « C'est ainsi que je suis devenue une abonnée de la route Cap-Haïtien – Dajabon », dit-elle d'un air satisfait. « Là, j'ai dû changer de stratégie en remplaçant les articles de départ par d'autres comme des œufs, du spaghetti et d'autres produits consommables, qui peuvent être écoulés plus facilement ».

Malgré les difficultés rencontrées, Anne-Marie fait un bilan positif de ses 23 années passées à acheter et à vendre, à racheter et à revendre sans cesse. Après tout, ce commerce, dont elle tire son principal revenu, fait son bonheur et celui de sa famille. Grâce à sa débrouillardise, elle a pu couvrir les dépenses quotidiennes, nourrir ses enfants, les envoyer à l'école, et économiser tant bien que mal. Pas mal pour une petite marchande qui n'a reçu aucune formation comptable mais qui sait faire les calculs appropriés lui permettant d'optimiser ses bénéfices. Ces derniers sont réinvestis, mais sans jamais dormir dans un compte bancaire. Une stratégie moins commode peut-être mais plus payante. Anne-Marie achète donc du bétail qui, se reproduisant de lui-même, lui assure un rendement intéressant sur quelques années. Une forme traditionnelle d'investissement qui lui permet, les mauvais jours venus, de passer à travers bien des difficultés. Car le soleil ne brille pas tous les jours pour la marchande, dont le commerce connaît des moments creux. Heureusement, elle peut alors compter sur le support financier et moral de Guipson Guerriné, son mari, de qui elle attend un troisième enfant.

Le couple habite à Limonade. La journée d'Anne-Marie est très longue, puisqu'elle a beaucoup de kilomètres à parcourir du matin au soir. Debout dès

deux heures du matin, elle travaille souvent jusqu'à la nuit tombée. Après avoir fait le ménage et préparé la nourriture pour ses enfants qui doivent aller à l'école, elle prend la direction de la station d'autobus de Limonade. Que de kilomètres parcourus et de poussière avalée pour arriver tout d'une pièce au Cap où, les lundi et vendredi, au marché de Ouaminthe, à une cinquantaine de kilomètres vers l'est. Un signe de croix en guise de remerciement à Dieu, là voilà au marché transfrontalier afin de s'approvisionner en produits dominicains. Anne-Marie sait qu'elle ne doit pas tarder puisque ses clients l'attendent à Cap-Haïtien ou à Limonade. Un petit salut à quelques marchandes amies suffit pour débiter ses emplettes. Cela va bien lorsqu'elle a suffisamment d'argent mais les affaires se compliquent quand certains clients, à qui elle vend à crédit, sont incapables d'honorer leurs dettes. Elle doit alors faire bien des pirouettes pour pouvoir poursuivre son petit négoce.

Dans le passé, le mauvais état du tronçon Cap-Haïtien-Dajabon l'a momentanément obligée à suspendre ses activités commerciales. Aujourd'hui, elle ne peut cacher sa joie en voyant les travaux de réfection de la route qui mène à la frontière. « Je pourrai tranquillement voyager sans trop de risques ou de difficultés », se réjouit-elle. Et faire encore plus de bénéfices, sans doute.

En Haïti, elles sont légion les Anne-Marie Guerriné. Femmes courageuses et vaillantes, elles tiennent littéralement l'économie du pays sur leurs épaules. Pour elles, économie familiale et économie nationale, c'est le même combat quotidien.

**Route National 6, Cap-Haïtien-Dajabon 70 km**  
**Financement UE: 40 millions d'euros**  
**Durée: 24 mois**

# Gary Coquillo, un socioéconomiste

Bien que l'économie haïtienne soit considérée comme la plus faible des Amériques, le pays possède néanmoins de brillants économistes. En fait, ils sont légion à développer d'autres activités de survie, à défaut de pouvoir exercer leur profession. L'économiste Gary Coquillo en sait quelque chose.



On a l'impression, lorsqu'on s'entretient avec Gary Coquillo, de parler plus à un sociologue qu'à un économiste. Erreur ! C'est que l'économiste ne cesse de parler de développement socioéconomique. « Bien que je travaille comme consultant, j'ai aussi un grand penchant pour le développement social », explique-t-il d'un ton posé, un sourire impénétrable accroché aux lèvres.

L'homme est un authentique produit de Port-au-Prince. Etudiant remarquable, son penchant pour les sciences appliquées dès son plus jeune âge a vite fait d'attirer l'attention de ses professeurs, au collège classique d'abord, puis à l'université. Très vite, il s'est enthousiasmé pour les sciences économiques. Une discipline dans laquelle il s'est senti tout de suite comme un poisson dans l'eau et qu'il dit aimer par-dessus tout.

Marié et père de quatre enfants, ce consultant professionnel a débuté sa carrière dans le secteur bancaire. À 54 ans, cet économiste pas comme les autres est l'un des rares Haïtiens à avoir créé sa propre entreprise de consultations et de management. Depuis, il travaille comme expert indépendant pour des entreprises privées et publiques, ainsi que des organisations internationales et non gouvernementales.

« En terme de carrière, j'ai connu plusieurs institutions financières, avoue-t-il. Très jeune, j'ai été promu au rang de directeur, et puis j'ai décidé de partir à mon compte. Il y a déjà dix ans que je travaille comme consultant. J'ai été sollicité par des firmes, des ONG et d'autres organismes. Mais en 2004, j'ai fondé ma propre société de consultation avec des amis avec qui j'avais collaboré pendant mon passage dans le secteur bancaire. »

Son bureau témoigne de sa simplicité. Une table, un ordinateur portable, quelques journaux, des cartables pleins de feuilles dans des tiroirs remplissent l'essentiel de la pièce qui loge le bureau de l'économiste. Il n'a même pas besoin de se déplacer, car la cloison en bois qui sépare la grande pièce que son entreprise occupe dans un immeuble près de la route de l'Aéroport laisse passer facilement sa voix. Constamment interrompu par la sonnerie de son cellulaire, il n'est pas facile à interviewer, surtout lorsqu'on lui demande d'expliquer son travail. Pas facile en effet de se souvenir de mille et un détails. « Mes journées sont très chargées et pleines de discussions », soupire Gary Coquillo, comme pour qualifier la montagne de travail qui l'attend chaque matin à son bureau, « Exclusivement, mon travail c'est de rencontrer des gens et de discuter ». Une tâche qu'il estime difficile. « Quand le résultat escompté n'arrive pas, le client vous adresse carrément des reproches. »

La vie de Gary Coquillo ne se limite pas à son bureau. Heureusement qu'à la maison, il n'a pas les mêmes soucis. Sa femme se charge de presque tout. « J'ai le support total de ma femme », se félicite l'économiste avant de parler du grand amour qu'il a pour son épouse. Comme lui, celle-ci a la passion d'entreprendre. Elle évolue dans le commerce, particulièrement dans la restauration. « Ma femme, je l'aime beaucoup, dit-il fièrement. Elle m'accompagne partout et en tout. Notre rêve, c'est de rester unis jusqu'à la mort. Et c'est aussi une offrande à Dieu. » Fervent catholique, Gary Coquillo n'a jamais raté l'occasion d'exprimer sa gratitude envers Dieu. « Ma vie entière est une vie de louange en reconnaissance aux bienfaits de Dieu, affirme-t-il. Ma femme et moi commençons notre journée par la prière, nous ne faisons rien sans le support de Dieu. La chose que je demande le plus à Dieu, c'est de conserver mon honneur. »

Après plus de 25 ans dans le secteur bancaire, notamment à la Banque nationale de crédit et à la Banque de la République d'Haïti, Gary Coquillo s'est lancé comme consultant indépendant en créant sa propre société d'études et de consultation, Setcom Invest SA. « J'ai commencé à la banque publique, une entreprise qui avait une gestion comme les banques privées, dit-il comme pour prendre ses distances de la mentalité de fonctionnaire public. Cela m'a beaucoup aidé car mon travail est plutôt dynamique », affirme-t-il. Habité par l'idée du développement, il priorise

naturellement la formation dans sa propre entreprise. « A la Setcom, nous donnons la priorité à la formation technique et à l'entrepreneuriat.

Nous accompagnons aussi certaines institutions afin de les aider à capter certains marchés et à saisir les opportunités. Nous donnons aussi la priorité aux jeunes entrepreneurs et aux artisans. »

Sa vie, comme sa profession, n'a pas toujours été rose. Les multiples difficultés rencontrées durant sa carrière ont fait mûrir Gary Coquillo. « Nous avons vécu des années difficiles au début parce que notre cabinet d'études se trouvait dans une zone jugée dangereuse, non loin de Cité Soleil, explique-t-il. Les gens avaient peur de venir nous trouver, ce qui nous obligeait à nous déplacer constamment. Sur le plan personnel, on était forcé de braver le danger car on devait travailler pour assurer notre survie. A un moment, j'ai eu deux choix : laisser le pays ou rester. J'ai choisi le second parce que je croyais qu'il y avait une place pour moi dans mon pays. »

Il s'en réjouit, d'autant plus que ses clients – de plus en plus nombreux – tirent grandement profit de ses conseils. « Mon plaisir, c'est surtout de voir mon client réussir avec mes idées, dit Gary Coquillo. L'argent ne m'intéresse pas a priori. »

À le voir on comprend tout de suite qu'il est fier d'avoir réussi à créer sa propre entreprise et d'être responsable de son succès. Non seulement il prend plaisir à exercer sa profession mais aussi à rester en contact avec des gens d'horizons divers. « Je ne suis pas sociologue mais j'aime garder un contact serré avec les gens pour leur parler », explique-t-il. Malgré ce fol amour pour son métier, il reconnaît que ce n'est pas toujours facile. « Les soucis sont nombreux, et il faut toujours faire attention. En tant que consultant, il faut tout faire par soi-même. Tout est à créer, mais cela prend un temps monstrueux.

Bien qu'elle soit une condition nécessaire, la seule compétence technique ne suffit pas. « Il ne faut jamais oublier l'aspect humain, dit l'économiste formé à la dure école de la réalité sociale haïtienne. L'habileté à considérer l'aspect humain dans la réalisation d'un projet est fondamentale. »

**Programme Intégré de soutien au Milieu des Affaires en Haïti (PRIMA)**  
**Durée: 36 mois**  
**Une trentaine de projets actuellement en cours sur tout le territoire national**  
**Financement UE: 7.80 millions d'euros**



## *À Tombe Gâteau, le café comme principale activité de Germain*



travail consiste à étaler, rassembler et transporter le café. Pour ce faire, il est muni d'un 'rabort', sorte d'outil en bois. Cela fait douze ans que Germain se livre à une telle activité. Pourtant, il ne gagne pas de quoi subvenir à ses besoins. « Est-ce que les 100 gourdes qu'on me paye par jour, soit trois mille gourdes par mois, peuvent me suffire ? », s'interroge Germain. Question à laquelle il répond par la négative. « Ce salaire dérisoire ne nous aide pas beaucoup, nous sommes plutôt motivés par notre amour du travail », lâche-t-il sèchement.

**A** Tombe Gâteau, localité située sur les hauteurs de la route menant de Léogâne à Jacmel, la journée commence tôt pour Germain. Ce manutentionnaire occupe sa journée à 'raborter' le café à l'usine du Centre de préparation café lavé tenue par la Fédération des associations caféières natives (FACN).

A 35 ans, Germain Saint-Germain est père de deux adolescents et vit séparé de sa compagne. Cet homme à l'allure athlétique se consacre tout entier à son travail. Sa principale préoccupation est de s'occuper de son café et de ses bêtes.

Le quotidien de Germain se partage entre son domicile, adossé à l'usine, son lieu de travail, et sa petite ferme. Chaque jour est un nouveau jour, dit l'auteur, mais pour Germain, c'est la routine. « Je me lève entre 6h et 6h30, le temps d'aller donner à manger à mes bêtes, puis je dois me rendre à l'usine vers 8h », explique-t-il.

« Je travaille à l'usine depuis le début lorsqu'il n'y avait que trois ouvriers. Et depuis, je fais partie d'une équipe de plus de 120 personnes dont une majorité de femmes », indique fièrement cet ouvrier de la première heure.

Plus loin, Germain témoigne sa reconnaissance à l'usine dont l'arrivée à Tombe Gâteau est bénéfique pour la localité léoganaise, car elle y a réduit considérablement le chômage. L'usine fonctionne en effet dans la zone depuis 1996 et emploie en moyenne 150 trieuses et huit manutentionnaires.

Germain nous explique que l'essentiel de son

Sans même prendre le temps de manger, il se sauve pour aller «changer son bœuf», c'est-à-dire le mettre à l'abri du brûlant soleil de midi.

C'est que cet animal lui tient lieu de compte d'épargne. Il a dû investir toutes ses économies pour l'avoir. Cette tâche accomplie, il retourne manger avant de reprendre son boulot. Entre 1h et 3h30, Germain se démène dans la grande salle des trieuses dans un va-et-vient incessant pour recueillir et faire peser le café pour la mise en sac. Bientôt 4h, l'heure de la fermeture de l'usine. « Après, je retourne m'occuper de mes bêtes, puis je rentre me coucher assez tôt, car j'ai rien d'autre à faire », conclut-il.

Une journée se fane pour Germain Saint-Germain, pareille à toutes les autres. Une autre germera demain, semblable à aujourd'hui. Pour le paysan de Tombe Gâteau, ce sera la même routine. Mais Germain veut transformer son quotidien et demain. Il nourrit plein de projets et rêve surtout de voir la petite usine de Tombe Gâteau de venir une grosse industrie capable d'employer plus de personnes et lui faire gagner plus d'argent.



**Amélioration de la qualité du café lavé pour les Coopératives de Tombe Gâteau (Sud Est).**

**Mis en oeuvre par la Fédération des Association du Café Natif (FACN)**

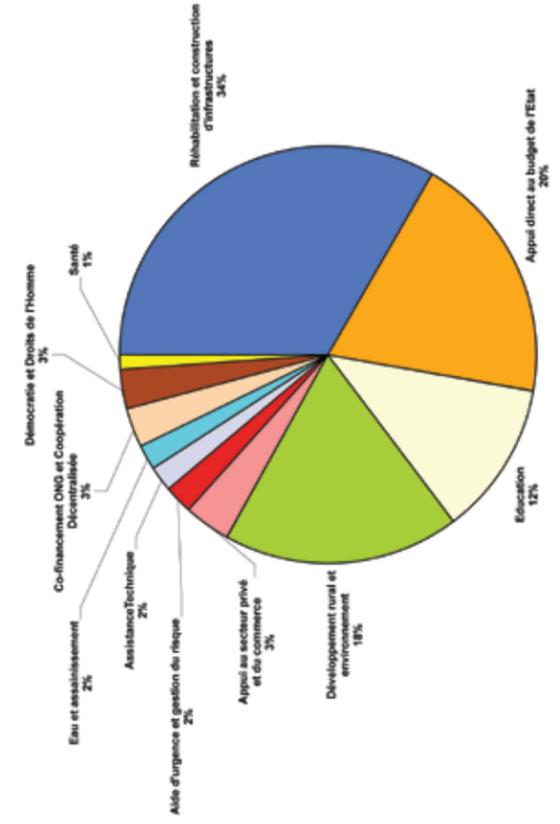
**Durée: 24 mois**

**Montant financé par l'UE: 12 millions HTG**

## Coopération UE-Haïti, décaissements en 2007

Paiements par programme en 2007	EUR
RN6 - Développement du Corridor Nord de l'île d'Hispaniola	11.288.881
PRPC - Programme de Réhabilitation Post Crise	8.214.583
PRD - Programme de Réhabilitation et Développement	6.124.139
Appui budgétaire	15.000.000
PARQE - Programme d'Amélioration de la Qualité de l'Éducation	7.657.912
Programme de Formation Professionnelle	1.654.308
PDR - Programme de Développement Rural	4.690.255
PET - Programme Environnemental Transfrontalier	118.004
PITTD - Programme d'Information Territorial et Télé Détection	36.050
PMR - Programme de Microréalisations	345.977
Sécurité Alimentaire	8.938.970
PRIMA - Programme de Soutien Intégré au Milieu des Affaires	2.632.735
Programme de Gestion du Risque	342.099
Programme d'aide d'urgence	48.456
ECHO (aide humanitaire)	1.341.928
Appui au Bureau de l'Ordonnateur National	307.761
TCF - Technical Cooperation Facility	1.134.013
Programme de Réhabilitation de Gonaïves	209.545
Facilité Eau	1.385.715
Co-financement ONG et Coopération Décentralisée	2.468.047
Démocratie et Droits de l'Homme	2.294.327
Santé	836.758
<b>TOTAL DES PAIEMENTS EFFECTUÉS PAR LA COMMISSION EUROPEENNE EN HAÏTI EN 2007</b>	<b>77.070.463</b>

Paiements par secteur d'intervention	EUR
Réhabilitation et construction d'infrastructures	25.627.603
Appui direct au budget de l'Etat	15.000.000
Éducation	9.312.220
Développement rural et environnement	14.129.256
Appui au secteur privé et du commerce	2.632.735
Aide d'urgence et gestion du risque	1.732.483
Assistance Technique	1.651.319
Eau et assainissement	1.385.715
Co-financement ONG et Coopération Décentralisée	2.468.047
Démocratie et Droits de l'Homme	2.294.327
Santé	836.758





**Les videos de Un jour en Haiti sont  
telechargeables a partir de  
[WWW.DELHTI.EC.EUROPA.EU](http://WWW.DELHTI.EC.EUROPA.EU)**